

III

SAINT-MALO

Sur un îlot de granit, Saint-Malo se dresse comme ces places de guerre qu'on voit, au bord de l'Océan, dans les vieilles gravures ou les estampes — ville héroïque et légendaire de qui la vieillesse apparaît mystique, farouche, toujours consciente d'elle-même, robuste encore, mais désintéressée de la vie, toute à ses souvenirs de faste et d'autrefois, gardant avec orgueil ses murailles inefficaces, sans tirs et sans canons, — parures de pierres inutiles mais évocatrices comme des écrins et des bijoux de Reine dont seules les montures d'or subsisteraient, sans diamants et sans pierreries!

Tout à l'entour, pareils à des enfants issus d'elle : Dinard, Saint-Enogat rêvant dans les arbres et les fleurs, sur les collines; et Paramé, la plus jeune et la plus charmante, qui rit sur la belle grève avec une robe d'eau bleue et des dentelles d'écume — tandis qu'elle, l'aïeule taciturne et

souveraine, toujours hérissée, ses clochetons comme un carquois à son flanc et le cadran de sa tour allumé en bouclier sur l'horizon, elle regarde ses anciens jours sur les chemins de la mer.

Car si la mer séculaire est toujours la même autour de Saint-Malo, développant son invariable azur comme au temps de sa gloire, la ville au contraire est bien déchue et semble tombée aux définitives inactions. Non pas que ses rudes demeures de granit, hautes et solides, ne soient debout encore, sans usure et sans effritement des façades. Les pierres demeurent; l'esprit ancien est mort. On dirait d'un grand corps qui n'a plus de raison que pour se souvenir. Toujours y vivent de riches armateurs, mais c'est fini des expéditions lointaines et des projets hardis. Toute leur énergie ne va qu'à fréter des barques pour la pêche de la morue à Terre-Neuve et en Islande, cette pêche qui dure de mars jusqu'à la fin de l'automne, parmi des mers attristantes et qu'a si mélancoliquement décrites Pierre Loti. Ces barques de pêche avec

quelques navires de trafic et d'importation de céréales pour l'Angleterre remplissent seuls ce grand bassin à flot qui dort entre ses longs quais, prolongés sur un espace de 1,800 mètres. Le commerce moderne, fait de ponctualité et de calculs, n'a guère tenté cette race héroïque, mieux faite pour l'audace et les hasards.

Leurs qualités vaillantes se trouvaient sans emploi — comme leurs remparts — en un temps où l'on fait des affaires à distance à coups de chiffres et de télégrammes. Aussi, désintéressés du grand négoce actuel les riches Malouins vivent isolés, dans leurs palais bien clos, aux châssis doubles qui ne laissent rien deviner au dehors de la fugitive animation des chambres. Oh ! les austères maisons, sans un sourire de sculpture, de granit rude, carrées et hautes, qui s'alignent tout au long des remparts, en des rues tournantes et vides où de l'herbe ourle les pavés ! Ces demeures, on dirait qu'elles portent une armure sombre, avec, tout au plus, les vitres un peu claires — comme des yeux vaincus — qui vous regardent.

A l'intérieur de la ville, s'emmêle un dédale de

ruelles montantes, enchevêtrées, étroites, si étroites qu'on peut sans doute joindre les mains d'un rang de façades à l'autre. Pas de maisons basses, de logis pauvre comme accroupi entre de hautes murailles ; toujours ces énormes et abruptes bâtiments où niche souvent tout un monde de petits ménages ; et c'est triste, oh ! triste dans ces palais sales et vides ; un peuple de fourmis, sur une grand'route, dans un vieux soulier crevé !

Quelques-unes de ces façades sont très anciennes et portent alors une date, aux chiffres rongés, dans un cartouche au-dessus de la porte : 1600 ; 1625. D'autres sont en bois avec les étages en auvent et des baies garnies de verres glauques en des losanges de plomb. Telle est l'ancienne demeure de Duguay-Trouin qu'une pauvre inscription en lettres peintes sur une planchette noire désigne aux passants. Funèbre délabrement : tous les fragments de vitres et de vitraux sont fendus, déchirés, blessés, avec comme des linges et des emplâtres pour prolonger leur agonie. Les sculptures dans le bois ont un air de cadavres qui se décomposent...

Ailleurs, dans des quartiers isolés, vieillissent

de sévères maisons d'un abord nobiliaire et silencieux, précédées de petites cours intérieures si calmes, si dignes, si recueillies où montent des perrons bordés de rampes rouillées... J'ai vu là des vieillards qui ne parlaient pas et avaient un air de rois shakespeariens...

D'un autre côté encore, vers les bâtiments de l'hospice et de la maison des Pauvres, cela a la couleur des places d'évêché dans certaines villes flamandes, un gris triste qui est comme un demi-deuil de la rue. Aux alentours de la cathédrale et de la mairie, c'est un absolu coin de province, de province atrophiée. Dans le grand jardin public qui avoisine, quelques vieilles, sur des bancs. Avez-vous remarqué qu'on ne voit jamais tant de vieilles femmes que dans les vieilles villes ? Elles sont là — déjà de la couleur de la terre ! — machinales et se taisant, comme si elles avaient dépensé toutes leurs paroles et gardaient la force à leurs lèvres de proférer les répons à l'article de la mort !

Dans cette mélancolie contagieuse, on en arrive à se voir soi-même comme déjà vieux — en dépit de son printemps — et, songeant au passé, à sentir

quelque chose en soi de fini et qui fut grand. Soit même on a été la jeunesse d'une ville ; on armait ses espoirs, comme des corsaires, pour écumer la vie. A présent, le bassin est vide et nu et de l'herbe monte aussi dans les rues de notre âme...

Et pourtant Saint-Malo, si en oubli et en décadence, fut celle autrefois dont le nom faisait peur jusqu'au bout de la mer. Inexpugnable avant les engins modernes, inaccessible aux assauts, campée sur son roc, elle dominait à la façon des castels et des burgs féodaux sur la montagne. Ici aussi l'Océan était comme une plaine où l'on courait rançonner et piller ceux qui passent.

Luttés incessantes, expéditions lointaines, brigands de génie, corsaires qui rendaient des services à des Rois ! Dix fois, durant tout le moyen âge et jusqu'au siècle dernier, les Anglais dont les navires sont inquiétés et vidés sur mer par les gens de Saint-Malo, tentent de détruire ou d'occuper la ville. Leur flotte de guerre échoue toujours et Malborough lui-même lève l'ancre avec ses cent voiliers.

Invaincus, ils n'acceptent le joug de personne ;

en 1492, soumis au roi de France, ils exigent le maintien de leurs anciens privilèges. Une autre fois, sous la Ligue, ils se proclament en république.

Cet esprit d'indépendance se traduit même dans leur devise : « Point Breton ; Malouin suis », et jusqu'aujourd'hui il est demeuré tel, car pour caractériser cette race, Elisée Reclus constate qu'entre tous les Français, les Malouins se distinguent par la force, la ténacité, souvent par l'orgueil.

Orgueil facilement compréhensible en cette ville dont la puissance de guerre fut violée — c'est pour cela peut-être qu'elle porte une hermine dans ses armes, l'hermine qui mourrait d'une souillure ; en une ville surtout dont le luxe et l'opulence furent longtemps chimériques. Est-ce que ses riches armateurs ne prêtaient pas trente millions à Louis XIV, puis une autre fois vingt-deux millions, pour continuer ses guerres entreprises ? Plus tard, en 1715, vingt-quatre charrettes avec de l'or et de l'argent furent dirigées sur l'Hôtel-des-Monnaies à Paris. C'étaient des lingots cédés à l'Etat par les Malouins. Richesse fabuleuse que, seules, ont

connue les villes privilégiées au bord de la mer, et qui a l'air d'une richesse de légendes et de poèmes, comme cette Remerswael, en Hollande, un jour engloutie par les flots, où l'on ferrait d'argent les chevaux.

Et puis Saint-Malo fit sentir la puissance de son nom et de ses équipages dans les mers les plus lointaines ; que de marins fameux, sortis de son port, armés par elle, ont eu le génie des aventures ! C'est Jacques Cartier qui découvre le Canada ; Duguay-Trouin qui prend Rio-Janeiro ; Robert Surcouff, cet extraordinaire aventurier de mer, dont les deux navires *Confiance* et *Revenant* passent au loin comme des *Vaisseaux-Fantômes* avec des voiles de sang et des mâts de ténèbres.

Légendaires équipées de ces héros aux yeux d'aigles, qui s'en revenaient, le butin pris, sur leur côte natale découpée précisément en une infinité de petites anses et de petits golfes, bien abrités et ronds. On dirait les nids de la mer — des nids où rentraient ces hommes de proie dont c'était la nature et le génie d'écumer ainsi la mer, sans scrupules — puisqu'ils risquaient leur vie ; sans re-

mords — car ils étaient instinctifs sans doute comme les vastes oiseaux des hauts parages qui fondent avec la large envergure de leurs ailes sur les faibles et frileux oiseaux de la plaine ! Ils étaient corsaires, mais avec inconscience. Est-ce que la richesse n'est pas le prix du courage ? Est-ce que le commerce qui consiste à se procurer des marchandises au plus bas prix ne peut pas consister à les acquérir pour rien, si on le peut ? Mercure est le Dieu du vol en même temps que le Dieu du commerce. Et la justice, n'a-t-elle pas un glaive pour frapper en même temps qu'une balance qui oscille et qui pèse ?

Ingénieux sophismes dont ces brigands de mer voulaient rendre complice Dieu lui-même. Car toujours en leur race, où la tradition s'en perpétue encore aujourd'hui, a régné le mysticisme le plus superstitieux, celui qu'on retrouvait chez les bandits d'Espagne et d'Italie, priant aussi le ciel et les saints de bénir leurs projets de meurtre ou de vol, au point que, pour avoir des armes sûres, ils auraient arraché du cœur même de la Vierge les sept glaives de douleurs.

Aujourd'hui ce catholicisme se retrouve partout encore à Saint-Malo, invétéré et séculaire ; telle rue se dénomme la rue de la Bonne-Vierge ; au flanc des portes monumentales qui bouclent la ceinture des remparts, des statues de la Madone en de grandes armoires sous verre honorées de cierges, d'ex-voto et de fleurs de papier qui se fanent. Au-dessus, des inscriptions de foi confiante : *Marie Auxiliatrice; Refuge des pécheurs; Patronne des Marins* dont se déroulent, en lettres d'or, les textes de litanie. Dans l'intérieur des chambres, on voit sur les murs des chapelets suspendus, de longs chapelets aux énormes grains d'olivier avec lesquels on forme en initiales le nom de la Vierge ou des patronnes. Dans les chapelles, la statue de Sainte Anne, mère de Jésus, porte un amas de guirlandes d'oranger, car les épousées suspendent à son cou leurs fleurs, symboliques de noce et de future maternité. Aux fêtes de l'Assomption, nous vîmes à Saint-Malo tout le déploiement de la piété dans la cathédrale et dans les rues.

A la grande messe, les nefs étaient pleines d'une

foule agenouillée sous les cires flambantes ; les femmes du peuple, ayant toutes la coiffe bretonne : un cœur en percale dont les ailes de tulle et de mousseline brodée, toutes blanches, mettaient sur leurs têtes comme un reste de première communion. Au loin, les gestes du prêtre officiant s'élargissaient pour les bénédictions, tandis que les enfants de chœur — dans ce pays où l'impression de la mer poursuit toujours — psalmodiaient en sons aigus des cantiques qui avaient on ne sait quel air d'un appel de mousses dans la baie des Trépassés : « Ma barque est si petite et la mer est si grande ! »

L'après-midi, la procession se déroula dans les rues avec ses bannières, ses barques d'ex-voto portées à bras, ses corbeilles de fleurs qu'on répand, ses groupes en blanc de congréganistes sous des voiles. Vision des âges disparus ! Procession du moyen âge, conduite par un maître de cérémonie, en costume rouge et noir, à collerette qu'on eût dit d'un portrait de musée ou d'un inquisiteur. Tableau ressuscité de quelque Primitif, dans la ville d'autrefois où l'on se sentait soi-même revivre avec l'âme d'un Ancien...

Un soir, le mysticisme ambiant nous obséda de plus décisive façon : en une rue obscure, tout-à-coup descendit des hautes fenêtres un bruit de musique d'abord confus, puis formulé et net ; c'étaient les modulations langoureuses d'un harmonium. Accompagné de quelles voix, venant de laquelle de ces vastes demeures, nous ne voulions point le savoir tout entier au charme de ce plainchant anonyme alternant avec les graves songeries de l'orgue. Et le chant s'étendait brodé et détaillé comme une dentelle de sons par-dessus les doigts sur le clavier — ainsi d'une nappe de sainte table sous laquelle des mains jointes.

Et cela dura on ne sait combien, ce cantique invisible qui évoquait soudain, dans la rue noire, une chapelle de congrégation toute blanche, blanche de cierges, d'hosties et de virginités comme des lys.

Or cette religiosité et aussi cet orgueil qui constituent le fond même de la race, ne sont-ils pas en même temps toute l'âme de Chateaubriand que Saint-Malo honore aujourd'hui comme le préféré de ses grands hommes ?

Sa statue décore le jardin du Casino; une place publique porte son nom ; on conserve des souvenirs de lui dans la chambre de sa naissance, enclavée à présent dans un hôtel, au seuil duquel s'arbovent ses armoiries et sa devise : « Mon sang teint les bannières de France. » Mais le plus solennel de ce culte envers lui, c'est son tombeau au sommet du Grand Bey : un îlot devant la ville dont le nom voulait dire en breton la Grande Tombe, par une sorte de prédestination. Chateaubriand avait demandé lui-même pour sépulture ce coin de roc, en surplomb sur la mer, qui, à marée haute, est tout entouré et battu par les vagues gémissantes. « Il y a longtemps, écrivait-il en 1828, au maire de Saint-Malo, que j'ai le projet de demander à ma ville natale de me concéder à la pointe occidentale du Grand Bey, la plus avancée vers la pleine mer, un petit coin de terre, tout juste suffisant pour contenir mon cercueil. Je le ferai bénir et entourer d'une grille de fer. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la protection de mes concitoyens! »

Son vœu fut exaucé : la tombe est là, à la

pointe extrême du rocher, en saillie sur la mer qu'elle domine à pic — si haut que jamais sans doute l'insulte des écumes n'a pu monter jusqu'à elle. Comme dans le ciel, elle occupe tout l'horizon, avec sa croix et sa grille sans nom, sans date, sans inscription inutile. N'est-ce pas la Grande Tombe? Orgueil, immense aussi comme la mer, mais permis et légitime quand on a soi-même roulé en soi l'Infini. C'est ainsi que Lamartine disait un jour à propos d'un jeune homme de lettres : « Il ne fera jamais rien; il n'a pas été ému en me voyant. » Combien émouvant aussi Chateaubriand qu'on regarde, avec les yeux de son âme, sous cette pierre nue! Et tous les jours recommence la confrontation des vivants avec ce mort. En un pèlerinage non discontinué, la foule s'en vient par la grève à pied sec, quand la marée est basse. On dirait que le mort reçoit, à heures déterminées, une fois le matin, une autre fois le soir. Le flux et le reflux règlent le cérémonial. Ce sont comme les audiences du tombeau !

Du haut du Grand Bey, tout autour, la mer

s'étend immense et bleue — oh ! d'un bleu plein d'imprévu et de caresses pour les yeux. Quoi ? la Manche ainsi tout en azur foncé, elle qui ailleurs est verdâtre ou d'un gris triste comme la pierre des tombes et les ciels de Novembre. Est-ce, par ces clairs matins d'été, qu'elle soit impressionnable et reflète seulement le bleu du ciel en son eau fluide ? Surprise s'accroissant quand tout le jour et tous les jours chante aux horizons la même symphonie en bleu. Toutes les nuances, assurément : ici, vers la grève, les petites vagues transparentes sont bleuies par places, comme des mousselines mouillées ; là-bas, des flots ronds se gonflent — tels des ventres de paons qui se cabrent ; plus loin, des bleus de velours profond comme Breughel en inventa.

Qu'est-ce donc qui donne à ces rivages ces tons de saphirs et de lazulites, comme si on se trouvait au bord des archipels enchantés de la Grèce, dans la douceur méditerranéenne, sous un soleil jamais refroidi ? C'est qu'à cet endroit de la côte occidentale dérive et aboutit ce qu'on appelle le *Gulf-Stream*, c'est-à-dire le fleuve d'eau chaude qui

existe dans les Florides et dont l'influence à partir du grand banc de Terre-Neuve s'infléchit vers cette côte où la Manche et l'Océan superposent leurs marées. Or, ces énormes fleuves d'eau chaude, qui partent des volcans enflammés ou éteints de l'Inde et des Antilles, entrent dans la mer comme un large chemin qui se prolonge, un grand torrent indigo qui garde longtemps son identité, d'un indigo si sombre que les Japonais nomment le leur : le fleuve noir. Michelet qui en parle les appelle poétiquement les deux voies lactées de la mer. Quant à celui de l'Atlantique, on le voit sourdre entre Cuba et la Floride, distinct et bleu parmi les vagues, comme entre des berges demeurées vertes. Plus tard, il se subdivise en courants sous-marins et arrive en Europe dilué et fondu déjà ; mais émanant encore aux alentours sa tiédeur et teignant la mer elle-même de ce bleu qu'il a charrié de si loin, inapte à vivre encore de sa vie propre, mais assez puissant toujours pour injecter et remplir de sa couleur — comme du reste de son sang — tous les horizons où il agonise !

Voilà pourquoi la mer y est ainsi toujours bleue ;

et comme pour augmenter les ressouvenances de la Méditerranée et de la Grèce, les roches et les flots émergent aussi roux et rouges, couleur de fonte et de rouille, comme saupoudrés de corail, avec, par places, de grandes médailles de soleil. D'autres, d'ocre bruni, ou presque noirs ont l'air d'être en deuil et de porter des crêpes — cependant qu'insouciantes, au loin, les voiles aiguës, les voiles géométriquement blanches, s'en vont et, tout au bout de l'horizon, semblent entrer dans le ciel!...

Mais en montant sur les remparts, toute tristesse s'envole au vent du large devant l'admirable panorama circulaire qui chatoie et se creuse. Il se déploie en amphithéâtre quand on longe ces remparts dont la promenade est comme une terrasse autour de laquelle la mer et les environs de la ville s'élargissent. Superbes d'ailleurs, ces remparts de pierre à pic que la mer haute vient battre et qui entourent Saint-Malo d'une ceinture stricte et close. Ils sont percés de six portes avec des tours monumentales à barbicanes et à machicoulis, sans

compter le château et la tour qu'on appelle Quiengrogne, à cause de l'inscription que la reine Anne y avait fait tracer : « Qui qu'en grogne, ainsi sera ; c'est mon bon plaisir. » Quant à l'enceinte, certaines parties datent du XVI^e siècle ; d'autres, comme la poudrière, sont du XIV^e siècle : le reste, vers la rade, fut construit sur les plans de Vauban, comme aussi les fortifications dont on voit les restes, là-bas, en pleine mer, dans plusieurs îles : La Conchée, Cézembre, Harbour, autant de forts avancés qui jadis protégeaient la ville contre les flottes et les sièges. En suivant la ligne des remparts — comme Saint-Malo n'est rejointe à la terre ferme que par la chaussée étroite du Sillon — elle forme presque une île dont ainsi on fait le tour en dominant, comme d'un balcon, toutes les sinuosités de la côte. Là-bas, c'est Saint-Servan, l'ancienne ville gallo-romaine d'Aleth à laquelle on parvient par un ingénieux pont-roulant. Ce fut longtemps comme un faubourg de Saint-Malo, affranchi en ville autonome au commencement du siècle. Elle a gardé de son ancienne dépendance une sorte de jalousie pour

Saint-Malo, et cette rivalité entre les deux villes a même nui à l'une et à l'autre. C'est ainsi que Saint-Servan a voulu son port distinct et séparé qui, quoique contigu aux bassins de Saint-Malo, a ses écluses et son organisation personnelles. Rivalité souvent puérile, car lorsqu'on a construit la gare qui dessert les deux villes, il a fallu la mettre à égale distance, géométriquement, de leurs clochers voisins, c'est-à-dire très loin de chacune d'elles. Résultat préjudiciable pour toutes deux, mais la paix était à ce prix. Cela n'empêchera pas Saint-Servan de rester une ville morne avec sa plage étriquée, bordée de murs lépreux et, pardessus elle, la tristesse du fort de la Cité, glacis et citadelle en ruines, comme des squelettes et des ossements qui blanchissent à l'horizon!

Mais voici en face s'étagant sur les collines, toute blanche et rose de façades claires, voici Dinard, l'aristocratique plage aimée des Anglais, qui s'arrondit en coups de faux dans une anse bien abritée. De chaque côté, des hauteurs et des falaises au flanc desquelles ascendent de larges

routes bordées de grilles dorées et de villas riches. On se croirait sur les chemins montants de Montmorency, mais plus étoffée de feuillage compact et d'arbres magnifiques. C'est ici presque la végétation du Midi, grâce au fleuve d'eau chaude qui non seulement a bleui toute la mer, mais dégage sur les côtes environnantes sa fécondante haleine et fait ce coin de terre pareil aux latitudes orientales : tiède, enchanté, verdoyant, avec une température toujours égale et moyenne. Jamais de froid vif, à cause des effluves sous-marins ; jamais de chaleurs accablantes, grâce au battement d'éventail de la brise. Le Nord et le Midi fondus en une atmosphère quasi-invariable et tempérée. Aussi cultive-t-on en pleine terre l'aloès, les myrtes, et aussi les figuiers qui y croissent comme en Provence. Charme imprévu de cueillir là, aux branches, le délicieux fruit, oblong et frais, qui vous fond dans la bouche, comme une gourde de chair et de liqueur, en un jus qui n'est plus tout à fait la pêche et qui n'est pas encore l'habituelle figue séchée.

Les fleurs y vivent aussi, facilement, même les

camélias, ces plantes aux douces pâleurs, et toutes les autres corolles dont cette terre bien chauffée accepte et vivifie les racines. Nous avons vu ainsi à Dinard un établissement horticole où toutes les espèces de fleurs poussent à foison et dont les jardins, avec leurs palmiers et leurs parterres en bouquets, complètent l'illusion méridionale qu'on avait déjà à voir, sur la plage, les paysages maritimes pleins d'azur et aussi les ciels dont la richesse est spéciale à toute cette contrée : des ciels d'apothéose et de vendanges où sur des fonds céruleus, les nuages en grappes s'écrasent et s'écoulent comme du vin et comme de la lumière.

..*

Voici enfin, attirant l'œil avec les drapeaux pavoisant son Grand Hôtel et son Casino, voici Paramé, la plus jeune des villes qui s'étendent autour de Saint-Malo, comme des enfants issus d'elle. Mais si Paramé est la plus jeune, c'est aussi la plus exquise : tandis que Dinard a le genre anglais, correcte, aristocratique, mais un peu froide, avec des manies ou des habitudes spéciales. Paramé, c'est la rieuse et la spirituelle.

Paramé est parisienne ; elle a fait son éducation dans la grand'ville. Paramé c'est la blonde, d'un blond d'or couleur de cette Grande Grève qui s'étend sur une longueur de deux kilomètres, en sable uni et fin.

Et combien précoce ! se figure-t-on qu'en 1879 il n'y avait encore que jachères et sable au long de la grève où maintenant s'élève toute une ville de bains bien moderne ? Et charmantes, ces villas de style et de tons variés ; blanches, rouges, roses, tantôt en forme de chalets à boiseries découpées ; tantôt en architecture indienne comme ce pavillon, transporté là, qui abritait au Champ de Mars l'exposition dite du Prince de Galles ; tantôt en courbe demi-circulaire, la forme préconisée par le grand Michelet lui-même quand il donnait des conseils pour ceux qui ont une difficulté de vivre et leur recommandait à la mer une habitation « en forme de croissant dont la partie convexe donnerait sur la mer un panorama varié, verrait le soleil tourner tout autour de fenêtre en fenêtre et le recevrait à toute heure ».

On a suivi aussi ses indications pour les jardins,

car à Paramé comme à Dinard, grâce au climat privilégié, les arbres croissent, les fleurs abondent.

Et ainsi Paramé, qui vient à peine de faire son entrée dans le monde, Paramé dont la beauté éclipsera le succès des plus fêtées, a toujours des guirlandes à son corsage qu'elle effeuille dans les fêtes et la musique... Car Paramé est mondaine, va au théâtre, danse tous les soirs; Paramé est artiste, connaît le livre d'hier, la pièce de demain.

Elle est exquise — une future reine, vous dis-je! qui rendra de la vie et de la gloire à Saint-Malo; la vieille aïeule un peu renfrognée qui songe et se désintéresse, tout auprès...

Et voici, comme un présage de résurrection, là-bas derrière les remparts de Saint-Malo, que sonnent invisibles, mais stridents et haletants, les clairons et les trompettes de quelque régiment qui manœuvre; et, dans ce cuivre épars, on imagine déjà le cuivre d'un Jugement dernier qui ferait tout-à-coup ressurgir la ville et rentrer l'âme héroïque de naguère dans son grand corps de pierre.